

Mémoires de Georges TOUREILLE

Monsieur André VACHERAND a présenté, devant les membres de la Société Académique de Saint-Quentin, une communication intitulée «Aspects de la condition ouvrière et souvenirs d'enfance d'un Saint-Quentinois de 1899 à 1914».

Celle-ci était axée sur l'étude et l'analyse des Mémoires d'un Saint-Quentinois, Monsieur Georges TOUREILLE, 1896-1976, qui les rédigea à la fin de sa vie avec d'autant plus d'aisance qu'il avait fréquemment raconté ces souvenirs à ses proches.

L'intérêt de son texte, la simplicité et la spontanéité de son style, les précieuses informations sur la vie d'un jeune ouvrier et ses conditions familiale et sociale à cette époque, nous conduisent à offrir aux lecteurs la quasi-totalité du fascicule de ces Mémoires intitulé :

«MES SEPT PREMIÈRES ANNÉES DE VIE ACTIVE
DE 1907 À 1914»

Pour mes arrière petits enfants
Georges TOUREILLE 1974

Par suite du décès de mes grands-parents, survenu à Gauchy (Aisne), en 1907, à neuf mois d'intervalle, le quatorze janvier et le quatorze septembre, ma tante étant devenue orpheline à quatorze ans, nous décidons de rentrer à Gauchy le quinze septembre.

Mon père, chef mécanicien à l'Entreprise Barthélémy, Colson et Bigel, pour la construction du Fort de Roppe, près de Belfort, reste momentanément dans notre habitation d'Offémont pour liquider nos meubles et terminer son travail.

Celui-ci terminé, il trouve dans le journal "l'Entreprise" une demande de main-d'œuvre qualifiée, pour le commencement des travaux de mise en chantier du premier lot du Canal du Nord.

L'entrepreneur, Monsieur MICHON, possède un atelier de réparation mécanique à Vadencourt, ainsi qu'un dépôt de matériel. Il y emploie plusieurs mécaniciens, des charpentiers, en réserve, destinés au chantier du canal à Palluel, qui va bientôt commencer.



Georges TOUREILLE a quinze ans et demi (à gauche, servant à boire). Il est «mousse sur le chantier du Canal du Nord»

*Extrait de l'album de famille
CARON-TOUREILLE*

Mon père revient et s'y présente. Il est embauché. Mais un stage est nécessaire, pour la mise en état du matériel. Nous partons donc habiter provisoirement à Bohérie, hameau de Vadencourt. Et de là, nous rejoignons Palluel (P. de C.) fin janvier 1908. Notre famille se compose de neuf personnes : mes parents, trois garçons dont je suis le puîné, trois filles, plus la tante Fleurisse. Notre situation n'est pas très brillante par suite des déménagements successifs (la perte de nos meubles), et l'augmentation d'un membre nouveau. Dès le lendemain de notre arrivée mon père et mon frère prennent leur service, l'un comme mécanicien, l'autre comme aide à l'atelier en attendant d'être chauffeur sur le chantier du premier lot, dont la construction commence.

Palluel — Nous habitons rue d'Écourt, face au grand étang, près de la maison du garde-marais, Monsieur DUFOREST.

Maman m'a présenté à l'instituteur, pour lui demander s'il voulait bien m'admettre. «Il m'est difficile, pour le moment, de prendre votre fils, dit-il, car je suis déjà surchargé, et mon programme est établi. Je ne pourrai guère m'occuper de lui. Mais revenez donc me voir à la rentrée des vacances de Pâques».

Que vais-je faire d'ici ? Je vais quand même aux cours du soir, quatre fois par semaine.

Cette année, nous avons des fortes gelées. L'étang est pris sous une forte épaisseur de glace. Les garçons du village s'en donnent à cœur

joie, soit à pied, soit sur des petits traîneaux de leur construction. Je ne tarde pas à me joindre à eux, après avoir construit un traîneau, sur leur modèle. Muni de deux courts bâtons, j'évolue en tous sens, à pleine vitesse. Nous organisons des courses. Cela me donne l'occasion de faire un camarade, de quelques années plus âgé que moi. Ce garçon, c'est l'un des fils du garde, Monsieur DUFORST. Pour aider son père, il traverse l'étang dans toute sa largeur, (environ mille mètres) pour se rendre à la HUTTE, lieu d'affût. Le père s'y rend à l'aide d'une brouette, tirée par un gros chien noir, genre terre-neuve.....

Maintenant, il faut penser aux choses sérieuses, je suis fort, il faut me rendre utile. Justement, le boulanger qui nous dessert m'a demandé si je voulais travailler avec lui. J'accepte avec joie. Le jour même, Maman et moi allons à Arleux pour m'acheter un pantalon long. Celui-ci est en coutil à carreaux noirs et blancs ; j'abandonne donc mes culottes courtes. Ainsi, je paraïs déjà un petit homme, j'en suis fier. (Douze ans et sept mois le premier Mars)

Le lundi suivant, je prends mon service chez Monsieur GALLOIS, boulanger à Arleux.

Ici, nous nous levons à trois heures du matin, pour terminer la journée à dix heures du soir, et le dimanche, de cinq heures à midi, car si, dans la semaine, nous faisons cinq fournées, le dimanche, nous n'en faisons que trois.

Mon travail consiste tout d'abord à allumer le four. C'est un four chauffé au charbon, d'un modèle récent. Mon patron, après avoir mis de l'eau chaude dans le pétrin, du sel, de la levure, me montre la façon de jeter la farine avec une pelle à cet usage, et je tourne la manivelle. Cela me prend environ cinq heures par jour. Quand la pâte est à point mon patron fait les pesées, place la pâte dans les catoires, qu'il met au chaud le temps de la levée. Et il enfourne lui-même. Nous ne faisons que des pains longs de deux livres, des couronnes de trois livres, et des pains pleins de quatre livres.

A huit heures, petit déjeuner d'un grand bol de café au lait et de pain chaud. Ensuite je charge les deux premières fournées dans une voiture à bras, espèce de grand coffre fermé sur le dessus (dessus ouvrant). Avec moi, j'ai un grand chien roux attelé sous la voiture. L'inconvénient, c'est que quand la route monte, mon chien tire en arrière, et si la route descend, il tire en avant.

De sorte que je suis obligé de faire faire demi-tour à ma voiture, de me mettre dans les brancards en poussant, pour avoir le chien devant moi et pouvoir lui filer un coup de pied dans les fesses de temps en temps.

Je pars vers dix heures faire les livraisons de plusieurs dépôts à Hamel. Je rentre vers midi et demi, et je fais deux tournées l'après-midi dans Arleux. Le lendemain je livre Palluel le matin, puis Arleux deux fois l'après-midi.

La vente se fait à la taille sur laquelle je fais un cran pour chaque pain. Les cultivateurs payent quand leur taille est pleine, avec des sacs de blé que je livre au meunier, et je reprends ensuite la farine que je ramène à la boulangerie. Tous les soirs je passe à la brasserie prendre mon seu de geai (levure de bière). Et nous préparons le levain pour le lendemain. A neuf heures : toilette, repas, et coucher à dix heures. Le dimanche après-midi, je retourne chez mes parents. Bien souvent je vais faire un tour sur l'étang, en bateau, avec Émile. Mais le soir je retourne chez mon patron, pour être sûr d'être debout à trois heures. Je gagne quinze francs par mois et suis nourri.

Mon patron n'est pas riche, et sa femme ne l'aide pas beaucoup. Le trois août, jour de mon treizième anniversaire, il ferme sa maison, et je retourne chez mes parents.

Le lendemain matin, je suis à sept heures à l'ouverture des portes de la verrerie d'Arleux, et, directement, je me présente au bureau d'embauche. J'ai treize ans depuis avant-hier, cela va, je suis admis. "Quand veux-tu commencer, me dit le responsable ?" "Quand vous voudrez", lui dis-je. "Alors tout de suite !" dit-il. Il prend mon nom, mon adresse, et me présente au contremaître de la verrerie qui me place dans une équipe. Ici, ce n'est plus la boulangerie ! Changement de décor.

Et, pour commencer, après ma première demi-journée, nous avons une heure pour manger, à midi. Comme je suis à cinq kilomètres de chez moi, je ne puis envisager d'y aller manger. Il me reste trois sous en poche. J'achète un sou de pain et deux sous de pâté, et bois un coup à une pompe. Après tant d'années, je me vois encore, assis au bord du canal "La Sensée", mangeant mon sandwich et réfléchissant à ma nouvelle situation.

Je commence à sept heures le matin et termine à six heures le soir. Je gagne trois sous de l'heure. Mon travail consiste en différentes occupations. Tantôt mouleur : il faut ouvrir le moule et le refermer chaque fois que le souffleur met l'extrémité de sa canne, le bout chargé de la quantité de verre en fusion, et, rouvrir le moule quand le souffleur a terminé. J'ai trois souffleurs dans mon équipe. Ils sont aux pièces, de sorte que je dois ouvrir et fermer mon moule mille cinq cent fois par jour, et le tremper dans l'eau toutes les cinq minutes pour le refroidir un peu, et ceci très rapidement, pour ne pas faire attendre le souffleur suivant, sous peine d'un coup de canne sur le dos.

A d'autres moments, je porte "à l'arche" : il faut porter les bouteilles à l'aide d'une fourche à trois dents, pour les mettre refroidir dans une sorte de four dans lequel il y a des plateaux se déplaçant de trois mètres à l'heure ; elles aboutissent dans la salle d'emballage, qui est fait par des femmes.

Une troisième occupation que je fais parfois, c'est le contrôle. Le souffleur, après avoir prélevé dans le gueulard du four la quantité de verre en fusion, la roule sur un marbre à cet effet, la place dans le

moule, la souffle, la retire du moule, et dépose la bouteille sur une balance. C'est là que j'interviens pour vérifier si le poids est normal, ou s'il y a un défaut, après avoir sectionné le goulot qui le retient à la canne. S'il y a un défaut visible, ou une différence de poids, je dois jeter la bouteille au rebut. Si je n'en refuse pas suffisamment, par exemple en laissant passer un petit défaut, je suis rappelé à l'ordre par le contremaître, avec menace d'amende retenue sur mon salaire. Si je deviens plus strict, en refusant plus souvent, je reçois de la part des souffleurs un coup de canne sur le dos. Autour du four circulaire il y a quatre gueulards, donc quatre équipes de trois souffleurs, un moulleur, un porteur à l'arche et un goulonneur qui fait fonction de chef d'équipe. Nous sommes presque nus, sauf le pantalon. Les souffleurs n'ont pas un poil sur le corps. Les murs sont ajourés d'une grande quantité d'ouvertures pour établir une bonne aération. Le personnel est en grande partie composé d'étrangers à la localité, vulgaires et grossiers. J'ai de la peine à m'habituer. Heureusement, l'entrée de toutes boissons à l'intérieur est interdite et très surveillée. Mais il y a de l'eau fraîche et du coco à volonté.

Notre équipe fait depuis un mois des bouteilles blanches d'un litre, ainsi que des petites bouteilles longues pour l'eau de mélisse des Carmes Boyer, et d'autres, courtes, de couleur bleue, comme des petits ballons aplatis.

Dans les équipes voisines, il y a des jeunes de mon âge, un peu voyous. Ils ne me voient pas volontiers, car je ne fraternise pas avec eux. Chaque fois qu'ils peuvent faire des farces méchantes, ils ne s'en privent pas. A la suite de l'une d'elles j'ai eu la paupière de l'œil gauche brûlée, et, en reculant pour éviter la fourche du porteur à l'arche cause de l'accident, j'ai posé le revers de ma main droite sur un marbre surchauffé, et me suis brûlé également trois doigts. Résultat, dix jours d'incapacité de travail. J'en profite pour donner mes huit jours, et l'auteur de l'accident, reconnu responsable, a eu dix francs d'amende retenus sur son salaire. Heureusement que je ne retourne pas à l'usine, sinon je pourrais m'attendre à des représailles.

Mes dix jours d'assurance terminés, je suis embauché par un artisan maçon du village, pour refaire le mur d'entourage de l'école. Je fais le mortier avec de la chaux vive éteinte et je porte les briques.

Dix jours se passent, le travail est terminé. Mais je suis déjà retenu par un vieux cultivateur qui possède une petite ferme dans le village. Il a trois vaches pour tout attelage, harnachées avec des colliers pour chevaux.

J'apprends à conduire les vaches attelées deux à deux, et, avec elles, je charrie du fumier, je laboure les champs avec une charrue à un socle, je travaille à l'extirpateur, la herse triangulaire en bois, le rouleau en pierre. Je sème l'engrais et le grain à la main, avec le semoir attaché sur mon ventre. Enfin, ça va, je ne me plains pas. J'ai trente cinq francs par mois. Je fais douze heures par jour, mais le dimanche je suis libre. Mon patron trouve que je suis trop faible avec les vaches

et que le travail s'en ressent. Il m'a appris à fouetter et à jurer pour actionner les bêtes. Mais maintenant j'arrive à faire mieux que lui. Enfin l'hiver approche. Les travaux des champs tirent à leur fin. Je dois donc curer les fossés, remettre les draînages en état, et couper du bois pour l'hiver.

Je profite encore des dimanches pour aller avec Émile sur l'étang, et l'aider à tendre ses lignes de fond constituées d'une centaine de mètres de fil garni d'un hameçon tous les mètres, esché d'un morceau de lombric. Nous immergeons des nasses, des tramails, autour des petits îlots bordés de joncs. Les soirs orageux nous allons barrer la rivière qui communique avec le marais d'Hamel, avec un grand verveux à larges ailes, pour prendre les anguilles qui remontent le courant. Nous pêchons parfois avec une senne, ou un épervier. Ainsi, j'apprends à conduire les barques à la rame, à la godille, l'aviron et au palot. J'ai aussi appris à nager ; avec Émile je n'ai pas peur, car lui, c'est un as. A l'occasion de la fête du village, la municipalité a organisé des jeux. Il y en a pour tous les âges, et même un concours de tir. Mais voilà, le matin, j'ai eu une rage de dents et je suis allé voir le Dr BOULY à Arleux. Il m'a extrait la dent sans discussion. C'est notre médecin habituel ; il exerce les fonctions de : médecin généraliste, chirurgien, dentiste, et même pharmacien. C'est lui qui est venu chez nous, opérer Papa d'un hydrocèle, sur notre table de cuisine...

Enfin, ma rage de dent ne m'a pas empêché de gagner le premier prix au concours de tir : trente sur trente.

Après sept mois d'interruption j'ai repris les cours du soir, et nous sommes fin décembre. Devant mon insistance souvent renouvelée auprès de mon père, pour qu'il me fasse embaucher comme mousse au canal, il m'a tout de même trouvé une place libre.

Le deux Février 1909 (Treize ans six mois), je prends du service dans le chantier du Grand François, à Brichambeau. Je fais dix heures à trois sous de l'heure. Dans la période d'été, j'en ferai douze, et je suis à deux kilomètres de chez moi. Mon nouvel emploi consiste à graisser les "girafes" (wagons), pomper de l'eau pour les locomotives de mon secteur, griller du sable pour éviter le patinage de celles-ci, porter à boire aux ouvriers à leur appel. Tous les matins je fais la collecte pour la goutte. Je vais la chercher chez le Grand François qui est aussi cantiniere. En même temps je prends de la bière pour la journée. Pour cela la cantinière me remet un sou du franc. Je retourne au chantier avec ma brouette pleine, et je distribue la goutte : deux sous le verre. Pour les ouvriers qui ne peuvent pas se payer la goutte ou la bière, j'ai toujours avec moi un grand bidon avec du coco à volonté ; les hommes boivent à la régalaide.

La cantinière me vend trente deux sous le litre d'eau de vie. J'en sors dix sept verres, je fais ainsi deux sous de bénéfice par litre. Mais j'ai trouvé au village un marchand de vin et spiritueux qui me vend le litre d'eau de vie vingt huit sous. Je lui prends deux litres tous les jours et, avec mon verre de rabiot, je fais ainsi douze sous de bénéfice.

Au bout de quatre mois, après avoir réclamé sans résultat de l'augmentation au chef de chantier, j'arrête le chef de service et, avec difficulté, j'obtiens un sou de mieux à condition de ne rien dire aux autres, pour ne pas se trouver dans l'obligation de leur accorder le même avantage.

Je reste encore huit mois avant de rencontrer Monsieur PIERROT, chef de service de la régie. Je lui demande s'il n'a pas une place pour moi. «Que veux-tu faire ?» me dit-il en souriant.

— Comme les autres, lui dis-je, à la terrasse.

— Tu veux rire ! Quel âge as-tu ?

— Seize ans, lui dis-je (janvier 1910, j'ai quatorze ans et six mois)

— C'est vrai ce mensonge-là ?

— Oui Monsieur, et je suis fort

— Bien, écoute, je ne te crois pas, mais je vais te mettre à l'essai. Viens lundi matin au Chantier de Sauchy. Je te donne huit sous de l'heure.

Rentré à la maison, je raconte la chose à Maman. Je suis content, je vais gagner le double. Je vais acheter une pelle et un manche à ma main et le fais poser par le menuisier du village. Le lundi matin, je pars prendre mon nouvel emploi, très fier de moi, avec ma pelle sur l'épaule. Pour me rendre à Sauchy, je dois traverser mon ancien chantier à Brichambeau. Comme par hasard le grand François est déjà arrivé sur son chantier et me voit passer. «Eh bin, mousse, t'es pas en retard, aujourd'hui, et justement, j'ai oublié mon casse-croûte, tu vas filer me le chercher en vitesse». - «Je regrette, lui dis-je. Je vous tire ma révérence, J'ai cassé le bail, et je vais gagner plus qu'avec vous», - «Hein ! de quoi ? Viens ici tout de suite que je te f. mon pied au c., espèce de dégourdi»... Et moi, content de prendre ma revanche, je réplique en me sauvant». «J'aime mieux être dégourdi que mal dégourdi comme vous».

A la régie j'ai pris mon service, qui consiste à étendre douze "girafes" de un mètre cube et demi de terre argileuse par jour en couches de dix centimètres ; sur celles-ci on sème un lit de chaux, et elles sont ensuite corroyées par des cylindres spéciaux à moteur, montés sur des roues nervurées très lourdes, pour former les digues du futur canal.

Au bout de huit jours, j'ai des ampoules dans les mains, qui me font très souffrir.

Monsieur PIERROT qui passe tous les jours, s'en aperçoit. Il a pitié de moi et me change de service. Je suis chargé de l'entretien des cylindres et de leur approvisionnement en eau, huile, benzol. J'ai à ma disposition un bâtiment qui sert de magasin. Monsieur PIERROT vient, en vélo, ou avec sa moto Terrot 3 CV qu'il me confie. Il en profite pour me les faire nettoyer. Un jour où il est retourné avec son supérieur Monsieur DURINGER, il m'a chargé de reconduire sa moto chez lui à Palluel, en me recommandant surtout de ne pas monter dessus. En partant, il revient sur ses pas. "Je n'ai pas confiance en toi", me dit-il, et il enlève la courroie qu'il enroule autour du guidon. "Voilà, dit-

il, comme ça je suis tranquille". Mon travail terminé je ne résiste pas à la tentation ; je remonte la courroie et saute sur la moto pour la reconduire. Je l'avais déjà essayée sur pied mais c'était la première fois que je roulais sur un engin comme ça. En arrivant en vue de la maison de Monsieur PIERROT je veux in'arrêter et enlever la courroie, mais je ne me souviens plus comment faire pour arrêter le moteur... et je passe en trombe devant la maison avant de réussir à caler, en fermant le robinet d'essence et freinant énergiquement. Il faut dire qu'en ce temps-là, il n'existe pas de débrayage. Enfin je fais demi-tour en poussant l'engin, et j'arrive tout en sueur chez Monsieur PIERROT. Pourvu que Madame PIERROT ne m'ait pas vu ! Je me souviens, il y a quelques mois, je suis monté pour la première fois sur un vélo d'emprunt ; je suis descendu dans le canal. Heureusement, il n'y avait que soixante centimètres d'eau...

Je n'ai pas d'autres copains qu'Émile, et il n'est pas toujours libre. Souvent le soir j'éprouve un grand plaisir, en me retrouvant en compagnie d'un vieux pèpère sous le porche de l'église. «Pépère Mémé», c'est ainsi qu'on le nomme, est un peu simple et asthmatique. Il est chargé de sonner les cloches ; c'est donc moi qui sonne l'angélus. En ce moment ce sont les grandes vacances scolaires, donc pas de cours du soir. Le dimanche, à l'occasion d'un baptême, je viens retrouver Mémé et je sonne les cloches à sa place ; il n'oublie pas de me garder quelques dragées. Il me raconte des histoires de 1870, presque toujours les mêmes, cela lui fait grand plaisir. Il croit s'être rendu utile car, dit-il «j'étais franc-tireur» «Quand les Allemands sont passés, je me trouvais à l'entrée du village, derrière une meule de fagots, avec mon fusil de chasse, mais il n'avait plus de chien, et moi pas de cartouches... Les Allemands ont cassé mon fusil...»

Ma tante Fleurisse nous a quittés. Elle est mariée avec Léon Lebeau, le mécanicien de la Clairette, et ils sont partis à Bray-Dunes. A l'occasion du mariage, c'est moi qui ai fait sonner les cloches, je ne m'en suis pas privé !

Nous aussi, nous avons quitté Palluel. Je regrette sincèrement mon village, mon copain Émile, l'étang et la hutte. Nous ne verrons plus les dernières diligences passer deux fois par jour devant chez nous, et faisant le service régulier entre Ecourt-St-Quentin et la gare d'Arleux. Nous habitons à Marquion. En effet, le deuxième lot du canal du Nord est mis en route et demande du personnel qualifié. Mon père et mon frère Fernand font partie de l'Entreprise Oew.

Mon père est à l'atelier, et Fernand sur une locomotive qui s'appelle La Rose. Moi, je suis resté à mon chantier pour la régie, mais je suis obligé de faire à pied neuf kilomètres matin et soir. A midi je mange sur le tas en compagnie de quelques ouvriers qui, comme moi, habitent loin, et nous n'avons qu'une heure. Souvent je remarque un ouvrier qui se met à l'écart ; je suis allé lui tenir compagnie ; il avait l'air gêné. Tout de suite j'ai compris la raison, et me suis éloigné pour lui laisser finir son repas. En effet, il tenait d'une main un énorme morceau de pain, sur lequel était placé un morceau de croûte maintenu avec son pouce. A chaque bouchée,

avec son couteau, il ajoutait sur celle-ci un petit morceau de croûte pour donner l'illusion d'avoir un complément, soit du fromage, soit autre chose. Il ne buvait jamais de bière, mais du coco. J'ai appris par la suite qu'il était marié, trente ans et six enfants en bas-âge. C'était un bon père de famille et, malgré ses soixante-douze heures normales de travail par semaine, il venait faire une demi-journée tous les dimanches pour augmenter ses ressources. Moi aussi d'ailleurs. Il faut que l'on sache qu'en ce temps-là, nous aspirions à voir voter la loi de dix heures, qu'il n'exista pas de majoration pour les heures supplémentaires, pas d'allocations familiales, et encore moins de vacances payées, ou d'indemnité de chômage ou d'intempéries. Nous avions huit jours fériés par an, repos non payés.

En soulevant les cylindres de benzol, j'ai contracté une hernie scrotale qui me fait beaucoup souffrir. Je suis allé dire bonjour, en passant à Arleux, à un marchand de vélos que j'avais connu au temps où j'étais commis boulanger. Il m'a proposé de me monter un bon vélo d'occasion. Mais, comme je n'ai pas le sou et qu'il sait que je suis débrouillard, il m'a fait une proposition. «Écoute, me dit-il, j'ai pitié de toi. Je te vends et garantis ce vélo pour soixante frs... Tu le paieras cinq francs par mois, et je te mets même des garde-boues. Va-t-en avec; dans un mois, tu m'apporteras cinq francs.» je suis heureux, mais je me demande comment je vais faire pour payer.

Maman me donne un franc par semaine pour argent de poche. Je lui propose de me laisser le salaire des dimanches matins durant lesquels je travaillerai, et de supprimer le franc de poche habituel. Mon compte établi, cela me ferait neuf francs soixante par mois. Cela marche, car Maman a pitié de moi pour les dix-huit kilomètres que je fais chaque jour. De plus, je lui avoue que j'ai une hernie qui me fait souffrir et que, par pudeur, je ne le lui avais pas encore dit. Pour compléter mon équipement, j'ai acheté une petite lanterne à huile: trois francs cinquante, et l'ai accrochée au vélo.

Samedi dernier, jour de paye. Je rentre à la maison très heureux de pouvoir rendre à Maman les soixante deux francs de ma paye, que j'ai mise dans l'une des poches de mon gilet. C'est un grand billet de cinquante francs deux pièces de cinq francs et une de deux francs. Malheur... je ne trouve que les douze francs en pièces. Le billet de cinquante francs, plié en quatre, a disparu. Je fouille partout... rien. Maman est désolée mais elle ne dit rien ; moi, j'ai les larmes aux yeux, quinze jours de travail perdu. Je pense qu'en pédalant, mon billet a dû remonter de ma poche et est tombé sur la route. Sans attendre je saute sur mon vélo. Il fait nuit; je refais la route en sens inverse, éclairant la route, sous la pluie, et je reviens à la maison sans avoir rien trouvé. Le lendemain, dimanche, au lever du soleil, je refais le même trajet. En passant à Sauchy j'avertis le garde-champêtre, afin qu'il promette dix francs de récompense à la personne qui trouvera et rapportera mon billet. Arrivé à la porte du bureau, toujours rien. Je repasse par le chantier où je trouve les ouvriers du dimanche, et leur fais la même promesse. Ils me plaignent et sont tous d'accord. Je prends le chemin du retour. Il a plu une partie de la nuit. Cent mètres plus loin, que vois-je? Dans le fond d'une ornière,

mon billet, plié en quatre, laissant voir son image par transparence. Il a été collé dans l'eau au fond de l'ornière par la roue d'un chariot passant par là. Avec joie je retourne au chantier, et j'offre un café arrosé aux quarante deux ouvriers présents. Pour ne pas perdre de temps, c'est la cantinière qui vient les servir sur place. Cela me coûte quatre francs vingt, et je retourne chez moi. Je suis reçu par Maman avec joie. Pour fêter cela, je reprends mon vélo et me rends à Cambrai, d'où je rapporte une douzaine d'huîtres et une bouteille de vin blanc.

Fin septembre 1910 — Les distractions sont rares ici. A part la fête du village, et celle de la gare, qui se compose de balançoires, un tir à la carabine, un manège de chevaux de bois, actionné par l'intérieur avec un vieux cheval, ou bien par quelque gamin du village, moyennant dix tours pour un tour gratis. Ce que j'admire le plus, c'est son piano automatique Limonaire ! On termine toujours la fête par un bal public en plein air, ou sous une tente pour la fête de la gare. Tente qui appartient aux musiciens qui vont de fête en fête. Nous avons comme partout le 14 juillet avec ses jeux pour enfants, le mât de cocagne, un jeu d'adresse pour les cyclistes, qui consiste à saisir au passage avec une lance, des anneaux suspendus de distance en distance par une potence, les roues libres sont interdites. Il y a aussi un concours de javelot et un tir au canard. Tous les ans, il vient un théâtre ambulant s'installer sur la place. C'est le théâtre Lazard. Il est là pour vingt jours. Le temps de jouer son programme, par exemple : Roger la Honte, Le Maître de Forges, La Porteuse de Pain...

L'équipe des artistes se compose de : le père, la mère, deux filles huit et douze ans, le fils de mon âge, un jeune homme de dix-huit ans, et un vieux de soixante ans environ, qui cumule les fonctions de bâteleur comédien et musicien. La salle de spectacle est toujours comble. A la suite d'un petit service rendu à Lazard Fils nous sommes devenus camarades. Quand la troupe va donner une représentation dans les pays voisins, le samedi soir, ou le dimanche en matinée, je pars avec elle, j'aide à monter et démonter les décors, et j'assiste aux spectacles. Quand le programme est terminé, la famille Lazard reprend la route, et je reçois des cartes postales des endroits où elle séjourne.

La dernière année (1913) durant laquelle nous avons eu le plaisir de voir la famille Lazard, le vieux Guss, qui me voyait volontiers, m'a donné en souvenir, un gros volume de mille cinq cents pages : «La vie de Napoléon Bonaparte». «J'y tiens comme à mes deux yeux», me dit-il. «Je te le confie, je sais qu'il sera en bonnes mains plus longtemps qu'avec moi, qui suis au bout du rouleau».

Il y a aussi parfois un cinématographe ambulant. Il s'installe en plein air, sur la place, avec un drap blanc tendu entre deux poteaux, et quelques bancs, en face, pour les spectateurs. Les places assises coûtent deux sous, et les debout, un sou. On attend que la nuit soit venue, pour commencer à projeter les images avec une lanterne magique, et le présentateur nous donne des explications à chaque changement d'image. Enfin, nous avons pour les enfants, une fois l'an, un petit théâtre de marionnettes, dans une salle d'école. Mais il n'y a pas que des enfants, il y a beau-

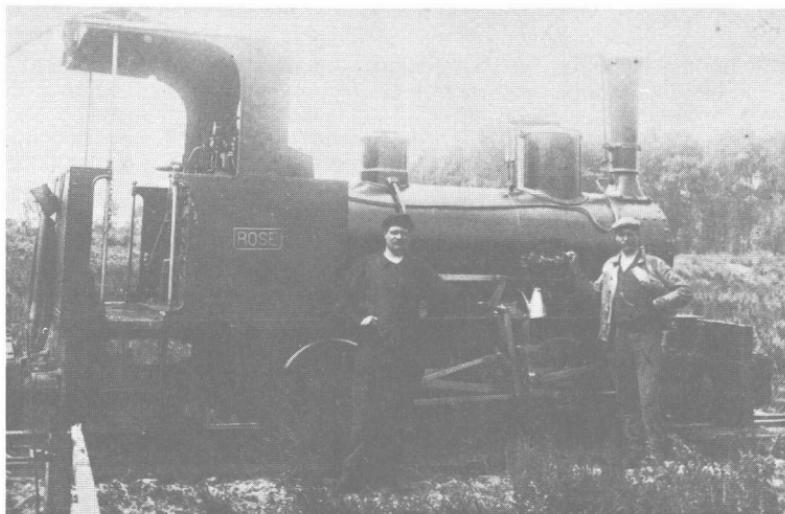
coup de grandes personnes. De temps en temps, nous avons la joie de voir un montreur d'ours...

Nous sommes fin novembre 1910. J'ai rencontré le directeur de l'Entreprise Oeuw, M. Lagorce. Il m'a demandé si je ne suis pas un fils à Tourelle, et pourquoi je ne travaille pas avec lui. «Je n'y tiens pas — lui dis-je — parce que mon père est plus dur avec les siens qu'avec le personnel.»

«Viens avec nous quand même — me dit-il — je ne te mettrai pas sous ses ordres. Mais en attendant tu seras quelques semaines à l'atelier. Je te donne quatre francs par jour». Je réfléchis un instant, et finalement j'accepte, car, plus d'intempéries à craindre, et je serai près de mon travail. En effet, l'atelier et le dépôt des machines se trouvent à deux cents mètres de chez moi. Le cinq décembre 1910, je prends mon service. Je me fais la main en mécanique, et parfois, je fais des remplacements comme chauffeur sur les locomotives.

Papa a acheté trois gros volumes : L'encyclopédie complète de la machine à vapeur, avec encartage des plans complets, démontables. Moi et mon frère Fernand, nous passons une grande partie de nos soirées à étudier.

Onze JANVIER 1911 — Date mémorable pour moi. A trois heures du matin, Papa vient me réveiller et me dit : «Georges, ta mère est malade. Tu sais que nous manquons de mécaniciens, et que, momentanément, je fais un remplacement sur La Vosgienne. Je ne puis me rendre au chantier aujourd'hui. Je compte sur toi pour me remplacer. J'espère que tu t'en tireras bien. Tu prendras Duvignon avec toi.»



Georges TOUREILLE a dix-huit ans (à droite, devant la locomotive « La Rose »)

Moi, je suis tellement suffoqué, que je ne trouve rien à répondre. Je me doute quand même de la cause de cet évènement. Vu la saison, nous ne disposons que d'une heure pour le repas de midi; donc papa et moi, nous mangeons ensemble habituellement, sur le tas, de sorte que Maman a l'habitude, la veille, de préparer notre repas dans le même sac, et c'est moi qui l'emporte.

Dans mon émoi je prépare ma lanterne, car il fait très noir, et un grand vent très froid. J'endosse mon veston de cuir, je prends ma canne à pique, et mon sac à provisions sans penser que je dois manger seul, et me voilà parti, après avoir allumé ma lanterne; je fais cent mètres, ma lanterne s'éteint. Je m'abrite derrière un arbre, je rallume, je refais cinquante mètres, même opération. Je mets cela sur le compte du grand vent, et pour la troisième fois, nouvel essai, sans résultat. Déçu, je décide de continuer mon chemin. Celui-ci est dangereux, car je dois faire deux kilomètres au travers du vivier. Ce marécage est traversé par une douzaine de fossés plus ou moins longs et souvent comblés d'eau. Parmi ceux-ci, il y a une petite rivière de quatre mètres environ avec un petit pont en bois de un mètre. Le long du sentier bordé de roseaux je tâte le terrain avec ma canne, et je compte les fossés. Il me semble être arrivé à la dite rivière. Mais les joncs et les herbages aquatiques recouvrent en partie l'entrée du pont. Avec ma canne je sens le plancher, et m'engage... Fausse manœuvre, je me retrouve dans l'eau jusqu'à la poitrine, pataugeant avec mon sac sur le dos. Après quelques efforts, me raccrochant aux herbes aquatiques, et les jambes empêtrées dans celles-ci, j'arrive à me sortir de cette situation. Trempé jusqu'aux os, je continue mon chemin pour arriver bientôt à la remise de La Vosgienne. En vitesse je commence par allumer le foyer, je me dévêts entièrement, je tords tout mon linge énergiquement, et l'étends sur la chaudière pour, sinon le sécher entièrement, du moins le réchauffer et me revêtir avant l'arrivée des ouvriers. Enfin, quelle est la raison de ce qui m'est arrivé? Réflexion faite, en examinant de près ma lanterne, je me souviens avoir chez nous rempli son réservoir et, dans mon trouble, je l'ai rempli... de vinaigre, au lieu de pétrole. (Maman ne saura cela que quinze ans plus tard, et elle pleure encore, chaque fois que j'y fais allusion).

En rentrant le soir, j'apprends que j'ai un petit frère, que l'on nommera Georgino. D'autre part, mon père me dit: «Alors, ça c'est bien passé, cette journée?» ... «Très bien, lui dis-je». Quant à son repas que j'avais emporté par inadvertance, je l'ai mis à sécher pour moi, le lendemain.

Quelques jours après cet évènement, il est arrivé une petite locomotive à voie de soixante entièrement neuve. On l'appelle La Pierrette, du nom de la fille du patron. Avec La Rose, Le Furet, La Vosgienne et La Lilloise, ensemble, cela fait cinq locomotives. Le directeur me confie La Pierrette, c'est un petit bijou. Je me débrouille pas mal, et, à partir de ce jour, je vole de mes propres ailes. Je suis en droit de me considérer comme le plus jeune mécanicien du Canal du Nord. J'ai pris avec moi Lucien Guidez, qui est né la même année, le même mois, et le même jour que moi. Il remplit les fonctions de chauffeur et de serre-frein, et Hyacinthe Cavignaux comme accrocheur.

Nous sommes affectés au chantier du père Bellot (une vieille brute), près du bois dit de «l'abbaye». Nous creusons la cuvette du canal, c'est-à-dire le bief entre Marquion et Saint-les-Marquion.

Ce bois de l'Abbaye m'a laissé deux souvenirs inoubliables. D'abord parce qu'un terrible accident a été évité de justesse. En effet, nous faisions à tour de rôle le service des voyageurs. Nous partions chercher les ouvriers à Palluel, à quatre heures du matin pour les amener au travail à cinq heures à Inchy-en-Artois, et le soir nous les reconduisions à sept heures. Un jour où c'était mon tour, un matin près du bois pendant qu'il faisait encore nuit, je devais passer près d'une cuvette de six mètres de profondeur destinée à construire un siphon sous le canal. Cette cuvette, étant pleine d'eau, avait provoqué un éboulement sous la voie sur dix mètres de long, et celle-ci se trouvait suspendue. J'avais deux wagons attelés à ma machine, chargés d'hommes. A la lueur de mon fanal, j'aperçus trop tard l'accident pour freiner, ce qui m'aurait fait stopper au-dessus du vide, et par le poids, faire flancher ou casser un rail, et enfin nous culbuter tous dans la cuvette. Conservant ma présence d'esprit, j'ouvre la vapeur en grand, Le Furet bondit et, d'une seule traite, nous franchissons ce terrible cassis pendant que les ouvriers hurlent de peur. Nous nous arrêtons un peu plus loin pour aller voir ce passage dangereux. Notre émotion un peu calmée, je dois subir une vingtaine d'embrassades, mais je suis en sueur...

L'emplacement de l'écluse d'Inchy-en-Artois est terminé, et les travaux de construction vont commencer. Une grosse bétonnière actionnée par une machine à vapeur est arrivée. On monte aussi une grue spéciale pouvant se mouvoir à l'intérieur de l'écluse. Elle est montée sur une table de six mètres de haut et six mètres de large, elle-même montée sur roues et rails, et la hauteur totale est de vingt mètres. La machine est à vapeur.

Le chantier du père Bellot au bois de l'Abbaye est terminé; le rôle de La Pierrette — et de moi-même — est suspendu. Le père Bellot est congédié, pour ses brutalités. Un autre chantier met en route, entre Saint-les-Marquion et Inchy.

Le terrain n'étant plus marécageux, on peut employer un matériel plus lourd. C'est donc La Lilloise qui prend la relève avec M. Chatel.

Le directeur, M. Lagorce, m'a demandé si je voulais prendre du service sur la grue à l'écluse d'Inchy, avec un franc cinquante de plus par jour. Papa est furieux car l'outil est dangereux, et tous les autres mécaniciens ont refusé. Maman aussi cherche à me dissuader; mais moi, c'est l'augmentation qui m'intéresse. Je m'informe sur place des défauts cachés de la machine (orientation très dure et brutale, et retour de flamme produit par un échappement mal étudié.) J'accepte.

J'ai pris mon service, je monte mortier, béton, briques, moellons, et pierres de taille. Un nouveau chef de service présomptueux est venu me voir sur la grue. «Et alors, dit-il, ça marche? Où sont ces défauts, où a-t-on vu qu'elle en avait cette machine?... Bon, montez ce plateau de moellons, que je vois ça.» Je monte donc ma charge, mais le balancement est

tel que mon bonhomme est effrayé et me dit «Halte ! halte ! Nous allons culbuter ! Posez vite votre plateau, vous voyez bien que la charge est trop lourde ! Vous allez nous faire culbuter !» «Pardon — lui dis-je — j'ai moins d'une tonne, et la charge maximum est de trois tonnes» — «Bref, ça suffit, tournez-vous en face de l'échelle, que je descende. Il faut être acrobate pour venir ici... Mais, dites-moi, pourquoi laissez-vous cette porte devant le cendrier ? Enlevez-moi donc ça, ça coupe le tirage.» — «C'est pour empêcher la chaleur de venir sur mes pieds, quand je tourne» lui dis-je. «Tournez, qu'on voit ça» et il enlève la fameuse porte, en se penchant pour voir l'effet produit... Il reçoit en pleine figure un retour de flamme. Il a compris... Il n'a plus de barbe, ni de moustaches, ni de sourcils...

J'ai conservé, moi aussi, des souvenirs de cette période, car j'ai été brûlé aux chevilles par un retour de flamme sans trop de gravité, et par ma faute, car ce jour-là je portais des chaussures basses. Une autre fois j'ai eu très peur, j'ai cru ma dernière heure venue. J'était monté sur le toit en tôles ondulées de la grue, pour remettre en état la commande de capuchon de cheminée. Ce toit ayant une forte inclinaison je me mis à glisser, et c'est grâce à un boulon que je ne suis pas allé m'écraser douze mètres plus bas.

Mon frère Fernand a eu aussi son accident. Le remblai constitué par la terre de la décharge sur laquelle il monte pour y vider ses wagons est très meuble. En basculant le wagon de queue, celui-ci est culbuté du haut en bas du remblai d'une hauteur de huit mètres, entraînant toute la rame de douze wagons, ainsi que La Rose, qu'il a été impossible de décrocher les attaches étant tendues. La voie elle-même, rendue solidaire des wagons a suivi l'ensemble pour aboutir dans le fonds du remblai avec la locomotive les roues en l'air. Heureusement, mécanicien et chauffeur avaient eu le temps de sauter hors de la marquise.

1912 — Nous sommes début septembre. La construction de l'écluse tire à sa fin, mais nous sommes dans la période accidents. En effet, le système d'orientation est toujours aussi dur et je dois monter et placer les grosses pierres de couronnement. On m'adjoint un aide, j'ai repris Lucien Guidez. En montant une de ces pierres en granit qui pèse autour de trois tonnes, je dois faire de gros efforts sur mon levier d'orientation, et pour cela, pendant que je regarde ma pierre suspendue, je cale malencontreusement mon pied gauche sur l'arbre de commande où la tête de bielle du moteur passe en tournant et vient me cisailier une partie de ma chaussure et... son contenu. A travers l'ouverture le sang gicle. Ce n'est pas le moment de perdre mon sang-froid... j'ai ma pierre là-haut. Si je lâche, c'est la catastrophe pour les ouvriers qui sont en bas. Lucien est horrifié ; je suis obligé de me fâcher pour qu'il m'aide à tourner la flèche, et poser la pierre. Il veut demander du secours en bas. «C'est inutile — lui dis-je — Prends un seau d'eau dans la cuve et déchausse-moi, et ensuite, tu appelleras». Avec mon mouchoir je me fais un garrot. J'ai une veine coupée. Enfin on me descend par l'échelle verticale de fer, avec une corde, un homme devant, et un derrière. Avec son cheval, le D^r Dumont — avisé — est venu me chercher, et une demi-heure plus tard, je suis chez moi, avec le sourire forcé, pour ne pas émouvoir Maman.

OCTOBRE 1912 — Mon frère Fernand est parti faire son service militaire. Il est au 5^e Régiment d'Artillerie Lourde à Verdun.

J'ai repris mon service. Encore quelques jours, et l'écluse sera terminé; il ne manque plus que les portes, et on commence à démonter le matériel. En me rendant à mon travail le matin, avec ma canne et ma lanterne comme d'habitude, car il fait encore nuit noire, en passant dans le vivier j'ai subi l'attaque d'une bande de corbeaux. Tout d'abord je ne savais pas ce que c'était que ces gros oiseaux de nuit qui venaient se heurter contre moi sans un cri. Pendant dix minutes j'ai dû lutter à grand coups de canne. Ce n'est que lorsque je suis arrivé à la baraque, et que, rentré, j'ai éteint ma lanterne et fermé la porte, qu'ils se sont mis à croasser en se jetant contre la porte.

JANVIER 1913 — On construit sur la route nationale le pont qui doit enjamber le canal et les travaux de terrassement destinés à l'emplacement de l'écluse N° 2 (celle d'Inchy étant la N° 3). Je suis désigné pour participer à ce chantier. Le terrain étant très marécageux, on doit reprendre du matériel léger. Je vais donc revoir ma petite locomotive.

Pour entreprendre ce chantier, il manque de la main-d'œuvre. Un délégué est allé en Italie; il a ramené quarante hommes. On commence par creuser deux puisards pour pomper l'eau et assurer l'épuisement, car il y a d'énormes sources. Deux grosses pompes centrifuges sont installées. Elles sont actionnées par deux locomobiles compound «Weillers et Richemond» qui tournent nuit et jour.

Je suis le seul français dans ce chantier. Même le chef est Italien, ainsi que mon chauffeur serre-frein, qui se nomme Antonio Curelli.

Je souffre toujours de ma hernie. Depuis quelque temps je porte un bandage à ressort, mais c'est un appareil intolérable à supporter. Or, j'ai découvert, sur un prospectus publicitaire anglais, un spécialiste du traitement de la hernie. Son appareil consiste en une large ceinture qui s'adapte très bien avec réglage à la demande, trois pelotes différentes faites sur mesure; un liquide nommé Lymphol, doit être appliqué sur la partie malade, à raison de cinq à six gouttes chaque soir, le corps étendu sur le dos, en friction légère; il repose du bandage qui doit être porté nuit et jour. Selon ce spécialiste, la guérison est garantie après neuf mois de traitement. J'essaie, mais, voilà, ma hernie est difficile à soigner, car avec mon premier bandage elle est devenue scrotale vasculaire. Enfin, on verra bien...

Comble de malchance, en montant sur ma machine, je me suis cassé la rotule du genou gauche, et il s'est formé un hématome, suivi d'une tuméfaction comme un œuf de poule. Sur le coup, je suis tombé dans les pommes. Je souffre énormément et marche difficilement; le genou ne plie plus. Néanmoins, deux jours après, l'enflure disparaît. Avec mon genou bandé, je continue mon service.

Quelques jours plus tard, un autre accident se produit, mais sans gravité. A la suite d'un déraillement, j'ai passé ma tête au travers du vitrage de la marquise. J'en suis quitte avec quelques coupures...

J'ai fini de payer mon vélo, et maintenant je fais des économies pour payer une jolie montre moderne que j'ai achetée à crédit: soixante cinq francs, payables à raison de cinq francs par mois. Aussi, ma bourse n'est toujours pas lourde, et les estaminets ne font pas fortune avec moi. (Il y en a onze et cinq pianos mécaniques pour les huit cent vingt habitants de la commune.) Il faut dire que je suis très fatigué en ce moment, surtout avec treize heures de travail effectif par jour, plus six heures le dimanche. Mon jardin en souffre.

Ma sœur Georgette a pris du service chez notre patron à Baralle, comme gouvernante. Fernande est partie prendre également du service à Cambrai, dans un ménage âgé, qui est venu la demander sur recommandation.

1914 — Nous sommes en février. Le terrassement, et l'emplacement pour recevoir la construction de l'écluse sont terminés. Toute mon équipe d'Italiens est retournée en Italie. Je suis donc encore une fois changé de secteur. Je suis affecté à la formation d'une cuvette en aval du pont, pour y construire un siphon passant sous le canal. Il est impossible de descendre dans la fouille avec une locomotive. C'est donc avec un treuil à vapeur, et un câble de soixante mètres que je tire les wagonnets pour les faire monter la rampe.

AVRIL 1914 — On procède au montage de la grue sur l'emplacement prévu pour la construction de l'écluse de Marquion. Et moi, j'ai terminé mon dernier chantier. Je suis affecté au transport du ravitaillement en matériaux en vue de la construction de l'écluse: sable, gravillons, ciment, pierres, moellons et pilotis. Ces matériaux arrivent par bateaux jusqu'à Palluel, par le canal Malderet. Deux machines font le service régulier entre Palluel et Marquion, moi avec La Lilloise, et Duvignon, qui est monté en grade, avec Le Furet. La voie étant unique, nous nous croisons sur une demi-lune sise à Sauchy. Nous faisons chacun quatre voyages par jour avec dix girafes qu'une grue nous charge à Palluel.

C'est ainsi que se terminent involontairement, sept années de ma vie active, avec la déclaration de guerre, le jour de mes dix-neuf ans...

Pour mémoire. — J'ai toujours noté sur un carnet, au jour le jour, le nombres d'heures de travail effectif, exécutées pour mon patron. Il résulte de mes calculs, que l'année 1913 s'est traduite par 4384 heures, soit une moyenne de 12 heures par jour, plus 4 heures.
